

Fonction et utilité du patchwork littéraire

Première partie : Jeunesse du sentiment



Bosquet n°1, photographie Ghislaine Girard, 2023
fichier numérique recadré © Xavier Hiron

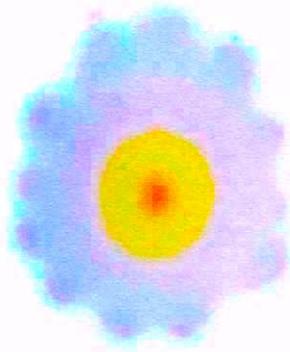
Essai poétique

(Le lecteur est invité, s'il le désire, à consulter en première intention la 4^e de couverture disponible en dernière page du fichier ZZg-partie VII)

Peut-on impunément se dédier soi-même et consacrer sa vie à la féminité ? Pourtant, tant d'hommes et de peuples l'ont déjà tenté, par le passé... Et comment, au-delà de son image même, la mieux représenter, sans jamais risquer de la faire se faner ? C'est bien ce que ce texte un peu fou, et d'obédience assurément surréaliste, tente pourtant d'aborder, avec respect et tendre vivacité. Un texte où la poésie côtoie l'utilité de vivre et du hasard d'exister, par la rencontre avec sa forme la plus aboutie : en l'espèce, la littérature même.

SOMMAIRE

Fonction et utilité du patchwork littéraire – Première partie : Jeunesse du sentiment	3
--	---



Soleil n°5, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019

Essai poétique

Fonction et utilité du patchwork littéraire

*Nos romans les plus aboutis présentent l'étrange
faculté première de confronter les idées vaporeuses et leurs
précieuses aspirations à l'expérience de vivre.*

Aimer jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Je dédie ce livre à ma flore préférée.

Première partie : Jeunesse du sentiment

La vie est-elle linéaire ? Si elle l'était, il est fort à parier combien ennuyeuse pour nous elle serait ! Ceci pourrait nous apparaître comme un énième lieu commun. Aussi, s'en démarquer est le propos continu de l'homme. Se désolidariser de l'inévitable qu'il porte en lui : voici enfin, pour l'homme, un véritable enjeu ! Le Saint-Graal qu'il nous faudra poursuivre en nous-mêmes, coûte que coûte... Voici se dessiner pour nous la silhouette altière d'un salut.

Des tulipes dans le jardin, des jonquilles près d'un sous-bois. Des boules-de-neige cachées au sommet de la haie miment le grand soleil dont nous sommes constamment irradiés. Mais nous protégeront-elles des incendies de Notre-Dame ? Détruiront-elles, par devers nous, les violences larvées faites ici ou là à nos pairs ? Serions-nous tous

Essai poétique

tombés, sans un partage aucun – une timide conversation, un franc regard de séduction -, dans un large univers sans limite ?

Raison pour laquelle, sous nos plumes actives, la vie devient, à mesure qu'elles courent fébrilement sur le papier, un véritable patchwork littéraire. Et elle s'y construit peu à peu, tel un laborieux chemin de nos perceptions, un onctueux capharnaüm de nos sensations. Car elle n'a d'autre vocation, la vie, que nous fournir petit à petit le sombre et obscur alibi – ce vague recoin évanescant de cagibi - pour nos sournoises élucubrations humaines de romanciers... Et qu'à l'éteindre à petit feu tout autour de nous, tandis que nous la sublimons avec chaleur et volupté, nous la transcrivons réellement et ardemment telle que celle-ci nous vient, surgissant devant nous telle une vouivre, un serpent enroulé, un reptile agitant ses longs crocs malfaisants... Mais la plupart du temps, avec bruits et fureur et non sans perte ni fracas !

Mais qu'à cela ne tienne ! A la bonne heure, même, et à la vie : trinquons à pleine gorgées pour que nous vivions tous, ici-bas, la meilleure partie de nous-mêmes ! Sauvons d'abord nos corps, ce siège intime de nos entités : avec éclat, si possible, et en priorité ! Nous verrons bien par la suite ce qu'il pourrait en advenir du siège fébrile de nos âmes... !

Dessus nos têtes, une pluie folle et frétilante nous revient. Et avec elle, notre chaleur de mandarin. Notre souplesse, notre ferveur de séraphin et nos entrains de sacrés galopins... Oh oui, ces satanés entrains de galopins ! Mais toute chose, à notre rencontre, étant sérieusement punie par devers Dieu, nous serions dispersés dans la ferveur désordonnée de nos entrains. Ah ! cette grande ferveur de nos entrains...

Ces lourds entrains à vouloir récurer le ciel et, de concert, dénuder la terre. À vouloir éluder la sphère même de nos maisons, de

Essai poétique

nos places et nos jardins. À nous vouloir si seuls de par le monde, en ce cœur doux et palpitant de nos jardins... !

Une clôture de froid épurée, une solide barrière de velours ou de hauts fils de fer barbelés... Et plus loin encore, en arrière-plan de nos demeures, une sombre et austère vallée : voilà que maintenant se dresse devant nous la sensation très simple dont nous avons rêvé, initialement... Dont nos désirs, dans nos sommeils les plus malins, s'étaient entièrement parés : disposerions-nous, ici ou là, du meilleur point de vue sur le monde ?

Dans l'onctuosité plastique d'une pâte colorée, nous la reproduisons, cette vision sévère, sur une toile féconde. Mais dans sa vérité écrue et sous sa belle crudité pleinement élastique, est-elle aussi équilibrée et soyeuse qu'espéré ? Aussi aboutie et pleinement élaborée que justement sincère et indubitablement spontanée ? Cette vue simple sur les près : mesurera-t-elle ce qu'en nous figure la joie - cette éternelle et primitive joie que tous nous appelons de nos vœux, alors qu'inaliénablement elle nous habite ?

Incontestablement, nous nous forçons des sensations inaltérables dont nous souffrons l'entière maîtrise. Mais n'est-ce pas elles, au bout du compte, qui, au fil du temps usé qui lentement se dévide tout autour de nous, suivant le cours fatigué de nos désespérantes sensations de patenôtres, nous maintiennent finalement en vie, nous maîtrisant le plus ?

En elles nous voguerons : car l'infini du temps nous accapare... Cet infini immense qu'également nous saluons, comme nous saluerons notre prochain d'un simple et large geste de condescendance flétrie, à peu de distance de nous-mêmes. Mais toujours de loin, malgré tout : notre voyage étant réellement si long, ne nous compromettons pas dès à présent avec ce vaste inconnu ! Notre salaire sera-t-il notre peur ? Et notre peur se cachera-t-elle derrière une si pauvre et discrète joie : une

Essai poétique

récréation sans fin ? Pourrons-nous seulement survivre à nos pesantes récréations sans fin ?

Notre terre : une demeure craintive prenant le feu. Notre ciel : une habitude factice au lourd plafond de verre. Notre souci est de les savoir être en mesure de perdurer dans leur pleine lumière : mais que nous enseigne-t-elle vraiment, cette pleine lumière ? Que nous dit-elle de nous-mêmes ? Et que nous livrera-t-elle de ses lourds secrets, australe et nébuleuse, cette dense et pesante lumière ? Oui, que nous dira-t-elle de nous-mêmes : saurons-nous seulement, comme le vent qui nous entoure, l'écouter bruire à loisir ? Le vent, notre unique et sauvage compagnon... Et son chuchotement lancé dans cette brassée d'air : à ce jour, notre unique et patient interlocuteur, ce nous semble... Mais pourquoi ne pas vouloir admettre, lové au creux profond de chacun de nos corps, le fondement passé de nos erreurs ? Tout simplement ?

Car on écrit pour se souvenir. Pour stimuler en nous notre sage mémoire, nos confessions enfouies. Pour exhumer toujours des tréfonds de soi-même d'anciennes sensations larvées : et les lys majeurs, les roses patchoulis, ainsi que de lointaines et effrontées petites fleurs d'iris hollandais... Les faire remonter ainsi jusqu'à notre surface, les extrayant péniblement du noir, ces calices immaculés ; les ramenant à nos contacts, au doux contraste d'un jour galant. Et pour savoir enfin les exprimer autour de nous avec des mots : ces mots qui sont à soi, même fanés ! Bref, nous écrivions exactement pour être au monde. Pour se loger, se reconnaître au monde. Et ainsi, peut-être, mieux savoir exister à nos propres yeux... Tout simplement.

En nous, ne règne plus guère qu'une affleurante sensation du souvenir. La mémoire recluse qu'il nous faudra libérer. Jusqu'à celle qui ne nous a pas encore connus, mais qui déjà persiste en nous, pourtant, bruissant fort insidieusement ces précieux souvenirs d'une vie antérieure... Affable, amène, bien que frêle et quoiqu'inconsistante, très certainement, cette négation possible de nos êtres... Nous n'étions pas encore présents au monde que nos êtres chétifs étaient déjà en

Essai poétique

formation. Embryon à la tête ahurie de salamandre : leur sensation à peine effleurée. Et nous étions déjà de par l'immense et vaste monde et nous sentions en nous-mêmes sa vibration première et les prémices inachevés de chacun de nos membres, alors que nous restions blottis, contrits et englués au creux serti d'un ventre... Dans cette occlusion sourde et sécurisante d'un ventre.

Nous étions engoncés, encastrés et reclus dans sa pleine libéralité de liquide. Surnageants, telle une eau lourde portée aux nues par d'autres eaux : préfiguration de nos voyages à venir ? Ou haute exigence aveugle de survivre, déjà, parmi les flots annonciateurs de la détresse du sensible ? Hauts cris lancés à la face du monde - si déjà nous savions parler ! -, nous étions comme de tendres rejetons jetés sur une grève...

Ou simplement heureux d'être là, dans une poche rebondie de liquide amiotique nous protégeant de tout - et même de nous-mêmes -. Poche taillée à notre simple image, pour nos chétives mesures... Mais poche qui enflerait bientôt, comme enflerait notre savant orgueil d'être au monde et, dans le même temps, d'être ignorant du monde. D'être bicéphales, en même temps qu'ambivalents, telle une créature amphibie ne mesurant pas exactement où se situeraient son cœur et ses larges poumons, son centre et la périphérie arquée de son cerveau. Ni son haut ni même son bas : telle serait notre frugale destinée, inscrite aux membres froids de nos embryons.

La tourterelle, elle, est dans le pré : je me souviens si bien de son roucoulement et de ses longues plaidoiries sous un soleil printanier. Je m'en souviens si bien, sans jamais les avoir pourtant mesurées. Lui était cri scandé, tandis que je n'étais que fluidité amère de fumée. Dans mon rêve, nous nous mariions peut-être au faite époustouflant d'une ardue chevauchée ? Qui peut prédire, au ciel, ce que furent pour nous nos éprouvantes chevauchées ?

Essai poétique

De vertes cavalcades, de véritables escapades ? Mais la vie en rien ne se résout à une histoire, pas même une légende. Elle n'est pas, par fonction, simplement compilée – on dit alors concaténée –, telle une succession d'événements préconçus et de faits malléables préétablis. Non, la vie, en somme, n'est qu'un long et vaste poème. Un tendre épanchement d'une longue succession de visions qui perdurent. Pas plus un mythe patiemment forgé : rien qu'une suite ininterrompue de fourmillantes sensations qu'il conviendra, dans nos futurs, d'apprendre à lire, décoder, décrypter... et, par la suite, assembler. Sa pertinence ne possède pas de mètre-étalon intrinsèque : la vie qui lentement se construit tout autour de nous est en soi sans modèle.

Aussi, nous l'attendons venir. Du coin de l'œil, comme du coin du bois, nous espérons qu'elle nous fasse un signe. Qu'elle nous dévisage – si seulement, sur nous, elle osait porter son regard... ! Mais qu'attendons-nous d'elle, au juste, mis à part une vaste et saine ingratitude ? Car ce que nous identifions comme étant une indifférence, n'est-ce pas, justement, le seul tribut au monde qu'elle nous doit : assumer le désintéressement du monde à notre égard ? Ce long et pieux détachement qui nous façonne et qui nous fait tels que nous sommes réellement, car qui nous aurait appelés ? Nous a-t-il, lui, réellement appelés à venir un jour à sa rencontre, en quelque antique et secrète contrée que nous ne connaissons plus ? Ne nous faisons, sur ce point, aucune sorte d'illusion et continuons patiemment de creuser notre tombe : car nulle perspective à nos lointains avens ne s'est jamais inscrite dans le passé intangible de la nuit.

Vivre, simplement vivre, dans le feu de l'action : nous y serions devenus le feu même de notre propre action. Impossible de s'en départir... Ce feu-là nous habite, puisque nous habitons sa flamme pleinement : lumineuse, tendre et vive sagacement. Enveloppante et amoureusement chaleureuse... Mais ne soyons nullement condescendants envers cette flamme vive, ni envers chacun de ceux qui, ardents ou fols, nous entourent de leur sainte présence et que, par la force des

Essai poétique

choses, nous côtoyons : ce que nous sommes devenus, aujourd'hui, nous le devons uniquement à nous-mêmes.

La branche de l'églantier, couverte de ses vaporeuses fleurs blanches épanouies, sur le bord du chemin. Les pieds serpentueux des framboisiers gisant le long de notre route : offerts à nos regards ardents, comme la pulpe intense de leurs fruits. De quelles perspectives somptueuses serons-nous donc entourés ? Avons-nous si longtemps attendu un pareil avènement ? Ou sommes-nous seulement le vague produit de cette vaine expression d'une pure coïncidence ? Comment s'exprimera-t-il, d'ailleurs, le hasard de vivre, en de pareilles circonstances : en nous, ce misérable moment, cette simple persistance... ?

Car d'où nous vient que nous nous jugeons immuables ? Qu'au monde nous pensons ne faire qu'un, même aux prises sanglantes avec la durée ? Cette infinie durée des arums vénéneux que le temps arrose juste au-dessus de nos têtes ?

Or nous sommes bien là : ceci est un fait avéré. Nous formons avec elle une sorte d'osmose (forme ancestrale d'un puissant continuum), même si cette osmose n'a aucun fondement tangible. Nous sommes bien issus de quelque chose que l'on nommerait une lignée, même si cette lignée, quelquefois, nous semble à ce point lointaine et chaotique. Aurions-nous la moindre obligation d'osmose avec notre lignée ? Et pourtant, force est de constater qu'elle fonctionne, cette lourde filiation. Ou est-ce plutôt d'avec cette Nature dont nous sentons en nous agir la force ? Ou grâce à notre terre, cette aune nourricière qui tendrement nous enserre, que nous sentons le plus agir cette force placide ? Et même s'appesantir, telle une poussière tranquille s'insinuant au fond de nos entrailles, collant en tous points à l'intérieur de nos organes ? Serait-ce cette puissante pesanteur que nous appelons, d'ordinaire, la destinée ? Allons-nous jamais le savoir ?

Essai poétique

J'ai toujours nettement distingué combien nos perceptions tissent pour nous des liens sacrés avec le haut fouillis des faits qui, quotidiennement et de manière têtue, nous environnent. L'églantier, dans notre jardin, est devenu un cultivar ayant reçu pour nom ultime et foisonnant « le rosier » : mutatis mutandis. Et cette espèce fossile s'exprime à la volée, nouvelle et parfumée, comme une pesanteur auréolée d'une âme et d'un esprit indéfini ; et cependant, esprit à ce point mesuré... Car tout effluve se dispense docilement dans la durée. Il émane continument, diffusant son parfum à notre unique convenance, reproduisant tout autour de nous l'instant qui envahit, à la mesure même de notre moindre infinité.

Tout autour de nous, il n'est aucune providence, vraiment, à distinguer ; mais uniquement de la sérieuse bienveillance. Et le beau et le bien forment ainsi la plus expressive des authentiques bienveillances. D'où la nécessité de vivre en nous notre jardin. De s'entourer de nos enclos sobres et parfumés : eux qui concentrent de nos frêles perceptions toutes les gentes affinités, et ces agréables et fugaces sensations de nos durables éternités...

Hormis le jardin, les événements, au loin, enrobant nos extases, enclenchent spontanément le mécanisme pénible de la vie, ne portant en eux-mêmes aucune orientation précise ni aucun sens ardu, bien que déterminé. C'est de leurs précieux assemblages, ces tendres accumulations de faits inopinés, que naitront ces sortes d'attaches pleines de supposées orientations qui, par la suite, nous deviendront une limpide destinée. Tout ne serait donc, ici-bas, qu'une question de langage et une énigme de lecture ?

Tout serait ainsi pour le mieux : mektoub, cela aussi nous sera dit ! Cela nous est transcrit ; ainsi, cela aussi nous est écrit pour que nous en prenions d'emblée sa pleine proportion. Mis à part que le bien n'est pas à ce point univoque. Pour ce qui est du beau, nous percevons tous et à peu de choses près de quoi il retourne. Quoique ses limites aient été, elles aussi, quelque peu distendues, ces dernières

Essai poétique

décennies... Mais peu à peu, nous nous y sommes faits, puisque notre âme humaine se fait, comme le plus souvent nous le pensons, à tout, diffusant en elle cette bienséance de l'accueil et cette volonté qui, à première vue, nous apparaît naturelle de bien faire les choses. En tout état de cause, lorsque la vie dispose en elle de ces mêmes qualités et qu'elle nous les propose, nous les mettant gracieusement à notre disposition, qu'en faisons-nous ?

Mais nous n'en sommes pourtant qu'à l'orée de notre vaste chemin et ne le percevons pas vraiment comme tel. Nous échappe sa forte linéarité puissante ou sa molle et sombre sinuosité de vagabond... De lui, notre perception ne développe aucune autre vision que celle que nous nous construisons docilement en notre for intérieur, et qu'il nous faudra venir confronter à l'univers des sens. Ici, nous n'aurions d'autre guide que nous-mêmes à notre disposition...

La disponibilité des sens : le bosquet bouge et danse avec moi sur sa découpe légère d'azur. La ouate des nuages, comme des boules de coton, très haut s'élève et se dissipe dans le ciel. Appréhender ici la magie des images, des sons et de leurs gestes précieux. Redondance des pivouines qui toujours fleurissent lorsqu'il pleut sur le vaste territoire de la France ! Alternance des francs soleils, des écroulements de grappes sourdes et des éboulements massifs de roses. Vous serez investis d'une authenticité qu'il vous faudra, demain, toujours renouveler... C'est sûrement son sinueux tracé qui, devant vous, s'avance, comme il le faisait déjà du temps du magicien d'Oz ! Ce tracé qui serpente, tandis que notre société semble nous murmurer : « Est-ce si important de préserver les choses simples ? »

La notion d'importance ou de priorité étant ici si subjective à définir ! Comment y avoir recours, d'ailleurs, autant qu'à la valeur statistique des chiffres, ou à celle, pour le moins un peu plus confuse, cela est avéré, des nombres ? Nombres magiques, nombres alchimiques qui dansent dans le brouillard, au cœur figé de la sagesse. Car la sagesse doit se forger en l'homme : mais comment le ferait-elle, s'il

Essai poétique

n'était suffisamment entouré de fleurs ? S'il ne naviguait pas durablement à leur hauteur ? Nous devons nous poser ce genre de questions. Mais pour l'heure, notre préoccupation première, notre seule préoccupation principale est de savoir grandir. De forcer et de devenir apte au monde – c'est-à-dire à vivre le vacarme tonitruant que nous propose le monde. Notre challenge est de survivre en tant que frêles entités au sein d'un vaste et furieux univers de surpuissances qui nous dépassent, car nous n'avons aucun moyen de diriger notre croissance, ni même d'organiser l'imprécise détermination de nos futurs développements, en tant qu'insignes nouveau-nés. Juste la place de ne pas périr au fil glacé de l'eau, ou à celui acéré de l'épée...

Nourrir seulement le précieux sentiment d'être au monde, au sein de l'audacieux univers ! Percevoir son bruit de fond, comme un lourd et lent sifflement venu des Enfers. Ou bien issu d'un vague Paradis perdu, comme bruissant au fin fond d'une autre ère. Une houle spatiale, une marée altièrre, un ressac à l'envers : tous perçus par le canal ouvert de nos futures artères... Pour une poésie du nombre, cependant, nous devons toujours nous remémorer ce qui reste à jamais imputable à nos pères.

Nous revient alors en pleine mémoire ce que nous devons aux larges étendues de fleurs. Tout ce qui directement nous vient du bleu pastel de leurs coroles légères. Du froissement discret de leurs doux pétales, perçu intimement au fond d'une brise d'automne, dans un vent innocemment chargé d'atmosphère. Ce qu'aussi nous devons à cette admirable intensité fluide du rouge sang des coquelicots, élégamment parsemés au beau milieu des champs surchauffés de pierres. Ou à l'originalité faramineuse des liquides bleuets : fleurs aux étamines sinueuses, perchées sur une tige massive. Au bout du compte, toute fleur est gracile et sa parure, précise comme il se doit, devient une sentence intarissable à laquelle l'homme devra tout accorder. Doit lui-même savoir s'accorder : car en effet, nous devons nous unir à cette couverture uniforme de leur espace pour pouvoir, un jour ou l'autre, qui

Essai poétique

sait peut-être ? être en capacité de ressentir en nous cette absolue nécessité de l'expression d'une douceur. Peuple sombrement hétéroclite de proscrits, nous errons continuellement de par le monde à la recherche des douceurs.

Un ancien fantôme féminin nous met sur la voie de ce puissant ressentir. Nous sommes un peuple d'humains en marche vers la steppe printanière du renouveau ; mais chacune de nos profondes volontés nous reste individuellement ancrée. Ceci étant à prendre dans le sens d'identité : car ce qui prime, avant tout, est de savoir, de connaître, de pouvoir rencontrer nos profondes identités. D'emplir chaque conscience de son harmonie propre – de ce propre nectar que nous aurons nous-mêmes forgé. Car nous naissons avec le nombre ; mais cependant, au monde même qui nous entoure, toujours nous n'existons que par unicité. Et nous n'y subsistons, au sein de ce vieux monde âprement physique, que grâce à la conscience aigüe de notre propre moi : cet être si implacablement fragile, mais à ce point pleinement nécessaire autant qu'étrangement absent et qui, en soi, voudrait jouer le rôle surpuissant d'un despote... Mettons-nous donc, et sans scrupule aucun, sous cette coupe fébrile de notre propre despote !

La mère est cette sorte de fantôme lointain sans étincelle. Une voix sans véritable épaisseur, une conscience sans consistance même, tout comme un océan s'identifie à sa difforme hérésie nocturne. Leurs spectres se mélangent et se confondent dans le vapoureux univers de nos fugitives sensations. Nous unissons à leurs visions des bruits sonores de borborygmes, ces flatulences de l'esprit. Nos devenir en dépendront-ils ? Soudain, nous plongerons sans fard dans un abîme de parfaites perplexités !

Heureusement qu'il nous reste les fleurs. Qu'en elles nous nous sentons renaître et même revivre, immuables, à la fraîcheur inaltérable des instants initiaux. La floraison massive qui soudain nous submerge de leur forte magie représente parfaitement, pour nous, cet instant infranchissable de nos moments collectifs initiaux. De ceux dont il nous

Essai poétique

faudra certainement guérir, encore et toujours, pour savoir, s'il le faut, à un moment ou à un autre de nos vies, se réinventer à soi-même. Pour savoir quotidiennement reconquérir la maigre expression de nos anciens désirs. Nous sommes, autrefois, entrés dans ce haut champ des fleurs, nus et sans aucune appréhension, pour en ressortir purgés, empreints d'une puissante conviction. Plongeons dans l'évidence même de nos profondes convictions !

Mais nous ne sommes pas ce corps cérébral. En tout cas pas uniquement...

Pouvons-nous imaginer un règne des fleurs qui ne soit pas soumis, d'une façon ou bien d'une autre, à la seule beauté intérieure ? À cette vaste navigation en des contrées lointaines, mythiques parfois, bien que si proches de nous dans l'intervalle du temps ; soit palpables, où l'harmonie et la douceur emplissent les moindres recoins de l'espace ? Où la panoplie des couleurs irise jusqu'à la terre nourricière, et sa peau et son ciel ? Où tout cela ne serait que rêves étrangement éveillés, gisant profondément parmi les entrailles sombres de nos mystères ? Voilà ce dont rêve le nouveau-né, plutôt que de chercher à définir un vague père ou, plus encore, l'hypothétique image d'une mère...

Puis il se redéfinira bientôt en un corps inerte et pensant, en même temps qu'activement sensitif. Une machinerie sensorielle tout entière tournée vers sa régulation émotionnelle. Celle que véhicule la vue féconde des montagnes, des paysages incarnés, dans des panoramas gigantesques aux visées incommensurablement humides et si majestueusement guindées ! Leurs lignes de fuite, magnifiquement tendues au-dessus des nuages, nous emmènent aussi loin qu'une vision irrationnelle d'épicéas : là où une forêt induit en elle-même ses légendes touffues, ses hauts récits cossus s'entremêlant très librement au-delà d'une crête... Sentir ce qu'il y a d'actif et de si puissamment ardent dans une forêt de crêtes entremêlées !

Essai poétique

En elle, je vis dans l'infinie fragilité du monde. Je nage et me noie dans cette incommensurable labilité qui tout inonde du monde. À contre-courant, nous remontons vers la surface confuse et tuméfiée de nos furieuses origines. Une émotion sensorielle nous envahie à la source même des eaux, et nous dirige parmi les branches et les troncs, à la recherche lointaine de nous-mêmes. Nous sommes toujours, quelque part, dans cet élégant équilibre de la recherche de nos frêles entités : perdus dans des termes floraux qui, inconsistants et inaccessibles, nous seraient pour toujours à réinventer.

Car nous-mêmes serons un jour à réinventer : à revivre par l'intermédiaire de nos souffles altiers, ou à revigorer grâce à la présence de nos esprits haletants et touffus, et plus qu'empreints d'humilité... De jeunes officiants égarés parmi la poudre vaporeuse du temps, ou par la cendre massivement évanescence du vent, cette frileuse élégie de nos frugales existences, restées comme en suspens dans l'espace. Revivre, ainsi, parmi la graine féconde de l'ouragan qui au loin emportera chacune de nos peurs, autant qu'elle dirigera nos âmes... Voici ce que nous deviendrons – ce qui nous est promis ; ce dont, déjà, nous nous imprégnons et que, sous une ardeur commune, enfin, nous sommes devenus ! – parmi les fleurs disséminées de la haute forêt.

Car il n'est pas de particule d'esthétisme prédéfinie, au travers du parcours de nudité affreuse dans lequel nous nous sommes finalement matérialisés. Pas, si ce n'était la direction ultime des fleurs. Pas, sans cette création immense et autonome des fleurs. Pas, sans leur impénétrable obédience artistique qu'en nous elles fédèrent, en des cercles concentriques continus d'une magie hautement rédemptrice, élargissant à l'infini la longue plaine de nos désirs, cette pensée jaunâtre du temps.

Organique est cette pensée violacée en son centre. Qui vit son cœur intensément, comme un organe de piété. Sa ferveur et sa dévotion ont su pallier nos tendres émotions. Sa grandeur éclatante s'y

Essai poétique

tapisse étrangement en une curieuse petitesse... Son pouls bat fortement, de son intensité quasi tinctoriale. Sa naissance retentissante prend cette place miraculeuse d'une philosophie de l'âme à part entière. Son allure sera jetée comme un juron se noie à la dérive des années... Poésie gutturale, ineptie spontanée : en chaque fleur réside le sublime incarné.

Mais rien de plus important ne subsiste jamais que vivre au jour le jour avec le vent...

Les fleurs, prises dans leur ensemble, sont devenues notre cause honorable. Symbole de la reproduction ou pas - de l'androcée au gynécée, du doux pistil aux foisonnantes étamines -, elles représentent, à notre échelle ridicule de vivants, un moteur intérieur de la créativité versatile. Volubiles, elles y incarnent notre mécanisme de redondance cyclique. Notre prétexte à fuir et à toujours revenir : un nénuphar dans le cœur, plus une chiffonnade de pivoine à la place de notre cerveau, comme nous aurions fière allure !

Le sceau de Salomon, cette plante vivace aux feuilles verticillées, donne à notre humble humanité en mal de devenir - sa marche forcée vers sa déroute ! - une véritable leçon de courage et de constante solidarité, en toute humilité... Têtes baissées et fleurs laissées à l'abandon de l'étendue des prés, son humeur vagabonde sera offerte à la libre pensée du taon ou de l'abeille - et toujours nous nous émerveillerons de leur tendre simplicité.

Mais revenons plutôt aux fleurs à coroles ouvertes, exposées à leur pleine lumière : sans fausse honte ni scrupule aucun, d'ailleurs, car elles y arborent au grand jour leur éclatante reproduction notoirement sexuée. Concentrée en un unique calice, depuis leur réceptacle aux parois satinées qu'obstinément elles offrent à nos regards (une large coupelle à boire jusqu'à plus soif), comment concevoir, en un lieu hypothétique sur la terre, une fabrique sexuelle qui serait plus intense ?

Essai poétique

Un langage physique du relationnel assouvi qui nous serait plus accompli ?

Quant à l'homme, il nous présente, pour sa pauvre part effacée, sa piètre reproduction des plus différenciées, consistant en une interaction volontaire entre un mâle et une femelle. Leur acte se résout à une fusion d'amour qui semble taciturne – sorte de débordement violent, ostentatoire ou tapageur, parfois même orageux. Pour ce qui est des fleurs, leur acte de fécondation subtil passe par un agent externe, façon entremetteur à peine consentant, mais cependant involontaire ; ou, à tout le moins, inconscient de la portée exacte de son geste. Un hôte de la délectation accueillante, butinant savoureusement, dans un mouvement âprement consenti et, pour se faire, se promenant à ciel ouvert d'organe en organe. Ce en quoi consiste son frôlement méticuleux et alangui, qu'accompagne son magnifique bourdonnement de superbe frôlement sensuel.

Compris ainsi, l'acte commis d'amour change le pouvoir de la fleur en un état contemplatif d'une exquise intensité. Son activité soutenue est commuée en une sorte d'extase statique, pourrait-on dire, ne ressemblant en rien à un vulgaire coït animal, perpétré dans on ne saurait quel lucre ou obscure prémisse de pornographie : comme accompli à la volée, ou même, ce qui serait bien pire encore ! à la dérobée... L'acte sensuel de la fleur, notoirement extatique quant à lui - comme déjà signalé - est entièrement assumé par une sorte de procuration externe, et en cela il ressemble à un acte totalement accepté d'une affirmation publique de la délégation par excellence.

À la lumière de cette image flottante, on comprend mieux pourquoi, et surtout comment, ce désir continu d'abstraction de l'homme, suggéré par les fleurs. Car au final, nous ferons tous face, un jour ou l'autre, à notre jugement dernier de Salomon. Dans cette attente, nous désirons, si cela nous est encore possible, nous abstraire de notre pure réalité, état plus ou moins contraignant, et des sarcasmes qui nous entourent. Mais, également, nous désirons nous

Essai poétique

blottir chaleureusement - si cela nous reste possible - dans toute aisance matérielle, et supposément réconfortante : ce dilemme ontologique de nos banales existences !

Notons bien au passage l'intelligence de nos sensations : dans cette évolution frileuse des espèces dont nous ne formons, cependant, qu'une infime partie, les sensations, ici collégialement ressenties, bâtiront notre intelligence commune. À l'exemple du rosier qui fugacement nous enseigne : de ce qui était mort, bientôt, rejaillira ce qui vit ! C'est donc bien en cela que, pour le vivant dans son entier, la perception du monde qui nous habite prévaut, sans aucune ambiguïté, sur sa pleine et entière compréhension. Cet équilibre obtus, dont tous nous souhaitons intimement la plus sévère des conservations, nourrit notre précieuse élégance. Puis cette sérieuse élégance, en nous si patiemment accumulée, inévitablement agira tel un doux réservoir, tandis que sa récolte féconde se nommera bouquet.

Ne négligeons en rien les bouquets longuement rassemblés de nos idées : ce sont nos perceptions errantes qui, en nous, les appellent, les collationnant avec ferveur et les assemblant une à une, de telle sorte que leur alliance, ainsi utilement construite en notre cœur, nous délivrera une âme forte qui, pour nous seuls, intimement, incarnera l'amour. Les fleurs, avec leurs longues anthères garnies et leur nectar à profusion, ne sont que la représentation magnifique de la sentence magistrale de cet amour démesuré. Faisons ainsi confiance au hasard et à l'envie, à l'euphorbe complexe et à la campanule des murailles, pour nous distiller de concert leurs merveilleuses inflorescences étagées et, à forte dose à tout le moins, la sonore et olfactive ramée de ce furieux amour... !

Ainsi sommes-nous nés au monde. Quelle sensation intérieure cela nous procurera-t-il ? Dans un futur plus ou moins lointain, peut-être offrirons-nous à nos environnements latents nos plus fières allures : nos vaines et sourdes déambulations au cœur d'une foule mouvante. Tandis que, pour l'heure, nous ne sommes encore que de jeunes et

Essai poétique

tendres pousses à la timide floraison... Comment, dans ces conditions-ci et pour nos frêles parts, nous fortifier, entre les vastes pièges que le monde unique ou chatoyant qui nous entoure nous tendra ? Comment, à l'univers entier et sans jamais en être directement heurtés, offrir à la volée nos amples cœurs ? Toutes ces sortes de questions qui toujours nous hanteront, alors même que, totalement ignorants de la finalité sournoise de vivre, nous ne savons pas exactement comment les formuler. Aujourd'hui seulement, profiter du doux soleil ou d'une tendre et calme nuit où viendront, tout amoureuxment, s'échouer en tout dernier ressort les bâtiments inhabités de nos tempêtes...

Écouter, voir, sentir, toucher, entendre, ressentir... Quelles réactions bruyantes aux mécanismes ancestraux cela enclenchera-t-il en nous, au cœur même de notre fabrique impénétrable des sensations humaines : cette machinerie discrète et cependant féconde de nos êtres ? Entre l'épilobe rustique et les triples clochettes sonores des cerinthes majeures, nous ne serions que des messages inaboutis ? De la naissance du nourrisson fragile à ses tout premiers jours d'une marche autonome, ce nouveau-né, grisé d'un rire irrépessible ou d'une joie inévitablement éphémère, petit sujet royal pris dans un vent qu'il n'a pas encore eu le temps de pleinement conceptualiser, nous n'en deviendrons pas moins sûrement que lui des êtres ressentant. Ainsi, livrons-nous sans retenue à ces glorieux ressentis.

Enfants, jamais nous n'avons été aussi proches des fleurs. Aussi familiers d'avec la découverte incarnée des fleurs. Elles qui n'avaient de cesse de nous attendre anciennement, leur sol totalement parsemé de graines... Elles qui, d'instinct, savaient qu'adultes nous serons faits pour nous éloigner d'elles... Faits adultes invariablement pour que, peu à peu, nous prenions spirituellement de la hauteur - ce qui n'est pas toujours, et fort malheureusement pour nous d'ailleurs, synonyme d'une meilleure appréhension des choses !

Vivre parmi les fleurs, c'est valider par avance ce passage transitoire que deviendront nos vies : cette partie épique et

Essai poétique

tumultueuse de nos icebergs. Partager leurs rafraîchissants bien-être, c'est se retrouver soudain au cœur du domaine enchanté de la fée des odeurs. Ce vers quoi nos vies se faufleront, nous l'abandonnerons volontiers à nos irrépessibles destins, qui si bien savent se perdre en de tortueuses évolutions ! Mais gageons, pour autant, que, toujours et au final, nous saurons et fort heureusement retrouver cette incommensurable saveur de nos immenses bonheurs, eux tous perdus au beau milieu du lourd tapis éparpillé des fleurs... ! Cette sagesse naturelle du tapis de nos fleurs.

Ici s'est établi durablement le domaine des fragrances, où chaque motif se pare dignement de notre enfance de l'art. Sous leur durable insistance, nous deviendrons de fabuleux corsaires aux exactions vantardes. Notre mise en mouvement volubile, au sein de ce large paradis floral, s'y mue en une sorte de déambulation inconsciente et infuse. Car notre perte inévitable du paradis d'Eden s'y joue en continu, tel l'arrachement psychologique d'un état antérieur – ou véritable psychanalyse originelle de notre état embryonnaire : cette perte d'une fusion charnelle d'avec le maternel. Pourtant, seules les fleurs savent nous rapprocher inconsciemment de nos puissantes origines...

Ces fleurs que nous accompagnons de ces jeux anodins que, fort savamment et comme de concert, nous savons tous y perpétrer... Toute cette haute activité n'a pourtant d'autre but que d'augmenter en nous notre capacité de perceptions, de flâneries, d'opaques et fluctuantes rêveries. Et Dieu seul sait combien nous ne nous en privons pas ! Car en cette ode corporelle pour le moins hypnotique consiste notre seul et véritable espace de liberté inconditionnelle qui nous soit autorisé sur la terre... !

D'un être protozoaire dissocié, apprendre à devenir une créature potentiellement protéiforme. Perdus parmi le domaine symphonique des fleurs, nous apprenons à y édifier l'essence même du jeu. Jeux de rôles ou jeux de situations, ils sont cette occasion à nous-

Essai poétique

mêmes offerte de la récréation progressive de nos multiples facettes humaines et de cette démultiplication encombrante de nos personnalités. Existe-t-il, en de tels lieux, des fleurs plus primaires que d'autres ? Des fleurs mieux adaptées à cet état d'enfance précédemment décrit ? De la simple pâquerette qu'on effeuille ou du vulgaire bouton d'or lâchement délaissé – hormis ses teintes éclatantes ! -, aux dérisoires trèfles épars dont nous découvrirons bientôt, munis d'un pur effarement de gosse franchement amusé, le goût modestement sucré de ses pistils... ?

Comme un heureux hasard qui nous serait dédié, s'y jouent surtout les premiers jeux distraits de la communication intersexes. Car l'indispensable apprentissage de la différenciation sexuée ne représente pas, finalement, une barrière aussi infranchissable qu'appréhendé au premier abord ; mais bien plutôt une complémentarité plaisante à découvrir – à défaut de n'être pas encore galante ! Que de promesses non formulées ouvrent ainsi à nos esprits complices la puérile garnison des fleurs dociles et aguichées !

Leur panoplie en éventail porte en effet la marque du laborieux artisanat de la cruelle séduction inaboutie. De cet appel ancien vers nos épanouissements corporels, nous revient en mémoire qu'en ces temps ancestraux d'une formidable gestation bénie nous bénéficions déjà, et même à profusion, de cette douce et mystérieuse mélodie d'une voix féminine : mélopées inassouvies de nos très chaleureuses et pour tout dire irremplaçables voix féminines !

En nous, nous ne sentions pas encore monter ni même diffuser l'intimité féconde de leur irrésistible charme de violette. Mais cette voix, au moins, nous pouvions pleinement la percevoir. « Car tu fus bel et bien ma sensation première, mon orage sentimental originel, ma transgression aventureuse d'organ dans une avalanche incontrôlée de précieuses épices aux puissants condiments : toutes ces sensations affolées que je ne maîtrisais pas encore et qui, pourtant, guideront l'entièreté de mes pas, désormais... », éprouvions-nous intérieurement.

Essai poétique

Les fleurs, quant à elles, seront lavées d'une eau timide de pluie. Comme nous nettoyons régulièrement nos corps et lessivons nos reins dans cette intime délectation d'un futur renouveau... En elles, se préciseront la toilette précieuse des corps parfaits et ses bienfaits, tout comme les premiers rayons d'or émanent d'une aurore. Ainsi, nous effleure cette edificatrice bénédiction de la bonté affleurante. Entre respect mutuel et mutuelle compréhension, nul besoin d'un langage de mots accompli : seuls nos signes corporels, ces ondulations charnelles réparatrices, nous dévoileront à l'étendue salvatrice de nos échanges.

Cette bonté sans concession de notre enfance ! Lorsqu'elle est puissamment vécue, rien ne l'empêche de croître et de venir ainsi nous fortifier. Car nous croissons et nous nous fortifions dans la chaleur des jours d'été, sous l'équinoxe austère de nos amours réciproques. Elles qui sont à vivre à pleines mains, bien entendu, pour que le monde entier ne nous échappe pas... ! Serions-nous cet élu que nous nous désignons durablement à nous-mêmes ? Décréterons-nous impérieusement que nos capacités enfouies, un jour, nous dépasserons de la tête et des épaules ? Ou alors resterons-nous, et ce jusqu'à jamais, pour l'ensemble de nos pairs ébahis, un modèle de modestie, de retrait et de retenue, en vue de l'édification glorieuse d'un exemple communautaire ? Les fleurs, pour leur unique part, faites d'un simplissime et évident pardon, en tout point sont exemptes de ce genre spécieux d'anathème.

Car elles ne ressentent rien d'autre que l'éclatante vérité des êtres en devenir. Pour elles aussi, la fenaison viendra ; mais elles n'y prendront aucun goût véritable. La clématite grimpante, sur sa fragile tige enroulée, deviendra-t-elle bientôt cette délicate expression d'une incommensurable vanité ? Ou bien cherchera-t-elle à exprimer seulement, et si possible le plus discrètement du monde, cette explosion sans faille d'une beauté de l'absolu et de sa force ardente d'exister ? Avant que - summum inéluctable d'un prochain abandon ! - de disparaître en fumée... ?

Essai poétique

Il y a ceux qui, pour leur plus grande majorité, toute leur vie durant, n'auront que le loisir de pédaler après le temps. Et ceux à qui, bien plus rares unités, il sera accordé cette folle et unique capacité de survoler allègrement les intrigues du temps ; de caracolier en tête, voire de bondir en amont du troupeau. De traverser les multiples ruisseaux, sandales de cuir aux pieds, jeunes pâtres de cohortes égarées... Les fleurs, quant à elles, ne se posent jamais en ces termes de situations relatives. Et pour cause ! elles qui, au monde, ne séjournent jamais que ce pour quoi elles ont jadis été faites, nous délivrant leur pur message d'équilibre dans la statique splendeur d'une vérité obsolète. Mais toujours s'y devançant nos vies ultimes, comme le temps, par-dessus nos corps, ruissellera, telle une douche froide venue du ciel et s'enfonçant durablement dans l'infini mouvant. Car tout autour de nous, les fleurs représentent cette terrestre pesanteur de l'évidence chevillée à nos sens !

Oui, cette folle et unique capacité qui nous habite et qui nous hante, souvent, nous l'écoutons bruire en nous. En nous, nous la portons comme un aimant qui, très invariablement, loin de notre nébuleux univers du Levant, nous guide. Perdus parmi les monceaux de fleurs et leurs armées bien alignées de splendides boutons, parmi les arbres de la forêt qui, au lointain ultime, s'étalent triomphalement en éclosion de bourgeons, nous ne sommes plus que ces êtres timidement issus d'un triste et froid Levant, promis que nous serons à l'échéance aride du Ponant. Car nous guettons toujours, inclus dans une ardeur inquiète ou sa torride anxiété, que se lève secrètement dans l'ombre de nos entités cette pénombre sépulcrale du Ponant...

La vérité est que les espaces floraux, entre ces deux extrémités latentes, nous font encore rêver. Qu'en eux, nous y abandonnons volontiers nos sens, pour que l'emprise intellectuelle de notre sulfureuse préscience mortifère lentement s'y désintègrât - si jamais elle se sentait capable de le faire ! - ; et qu'en un mouvement ondulatoire et hautement désordonné, nous atteignons l'oubli et sa sincère

Essai poétique

spontanéité. Lorsqu'ainsi un pétale se fane et se désagrège lourdement à nos côtés, c'est en somme un peu de notre condition de mortel qui, dans le silence évanescent de l'oubli charpenté, s'évanouit. L'inclinaison de sa parure y représente le sursaut induit de notre supposée prestance... Lorsqu'à autrui nous offrons un calice de lys ou le pesant fouillis d'un labyrinthe de pétales de roses, nous nous fortifions ainsi de leur propre vivacité, tel un vampire se nourrissant soudainement de la fortune décomposée de sa nouvelle proie. Notre succès ultime, ici, consiste à seulement survivre à la main héroïque du vase. Le vase figurant, pour nous et très inconsciemment, le réceptacle obscur de cette vie qui nous conçoit...

Car nous sommes communément engendrés par cette vie qui nous conçoit, comme les champs de fleurs, eux aussi, le sont par le soleil lointain. Partant de ce constat, pas d'autre alternative, pour nous comme pour elles, que de briller sur le devant de notre propre scène ! Mais ce rôle conjoint de la composition, pourtant, nous conviendrait-il mieux, et à merveille ? Nous suffirait-il à trouver tout simplement notre bonne et due place... ?

L'enjeu est donc de taille et le verdict d'importance : vivre inévitablement au-delà du possible. Ne pas se perdre dans des dédales que nous ne mesurons pas. N'être pas cette pâle réplique d'un affreux Minotaure oublié par le temps, dans de sombres crevasses enlisées. Le mythe des humanités : la vie, durant notre enfance étirée, toujours balance entre un rêve saillant et sa périlleuses réalité !

Dans un coin sombre de la cour, soudain, la glycine bruyante s'effondre en pleurs très larmoyants, plantureuse de détresse... Ce qui s'y cache ostensiblement fait comme un terrible écho au mystérieux éveil de l'incompréhensible bourdonnement qui, déjà, sourd si langoureusement en chacun d'entre nous. Ainsi en va-t-il tout aussi bien de notre frustré existence, et ce - très invariablement - depuis notre confuse et secrète naissance ! Mais s'y forge pourtant, patent et inaltérable

Essai poétique

dans son même élan, certain de sa prestance et à jamais porteur de sa superbe évidence, ce tendre et très profond émoi de vivre !

Nous étions droits et nus, anciennement ; hautains et nous voulant absolument intransigeants ; mais cependant, nous étions frêles et chétifs, dans un même temps ; et comme intensément tendus vers le brouillard diffus de nos incertitudes... ! Car bien qu'en réalité, à cet instant précis de nos vies ardentes, nous restions malléables à merci, pour nous tous, il n'existait, toutefois, pas une once de vraie musique qui ne nous pénétrait l'entièreté du corps !

Du fantasque Mozart au sublissime Beethoven, de Tchaïkovski le magicien à Rachmaninov, figure austère autant que versatile ; de Ma Rainey, la mégère inconnue, à l'Ella Fitzgerald joyeuse autant que franche rigoriste ; ou du joufflu Louis Armstrong à l'élégante, mais très distante, Aretha Franklin ; de la somptueuse Billie Holiday à l'inoubliable et très imposante stature tonitruante de Ray Charles ; des fanfarons Beatles à l'Elton John de la plus extrême des extravagances ; du bien nommé Dylan, ce taiseux musicologue issu des années trente aux premiers Platters musicophages ; de cet Elvis Presley démonstratif, qui volontiers se faisait appeler le King, à ce dandy fumeux, nommé David Bowie - cet héro vaguement déshérité... ; ou encore de Jacques Brel, ce voyageur impénitent, à la dévouée et amoureuse Barbara ; ou de l'incorrigible Brassens à son fantasque et surprenant opposé pleinement excentrique, le tenace Higelin, pas une seule note, non, en réalité, ne nous était jamais gaspillée !

Du groupe Yes à son homologue Camel ; ou encore, à cet autre introverti, le génial Xenakis ; ou mieux encore, aux très aventureux membres d'un groupe anglais s'étant auto-intitulé Pink Floyd, en matière de musique, chaque vérité, immanquablement, nous apparaissait ressortir de l'ordre du clanique : ce clan fût-il éminemment unitaire, d'ailleurs ! Au cœur de nos efforts plusieurs fois réitérés pour simplement survivre au sein d'un monde obscurément solidaire, l'important restait bien, pour chacun de nous tous, que ce monde-là

Essai poétique

continuât d'exister. Et qu'en nos cœurs, alors et sûrement, il enflât... ! Puis, à la cantonade, nous ne nous privions pas, en ces temps dérisoires de notre supposée adolescence, pour les faire se confronter distinctement : du clan de la sobre tulipe à celui de la tunique raide d'une robe légère ; ou à celui de l'épique éphémère si souvent ajusté de paillettes grisantes ; du clan du visible dahlia à celui, affriolant s'il en était, du célèbre disco - surtout les samedis soir, tandis qu'il nous fallait finalement tout sacrifier au saint des saints de son célèbre déhanché enfiévré... !

Mais enfin, toujours savoir comment pouvoir revenir, grâce au support aigu de la musique, à notre sensation première ! La musique, en effet, nous permettait tout simplement que cette sombre magie souterraine opérât au profond de nous-mêmes. Elle tentait habilement de nous donner cette scabreuse illusion de savoir percer en permanence l'épais mystère qui nous habitait. La musique, si souvent, s'y intronisait, tel un état latent des choses, n'étant jamais aussi prospère en nous que lorsqu'elle se mêlait à cette masse surabondante des fleurs (ô le volubilis le bien nommé !). Mais pour ce qui était des frasques et de ces séditieuses personnalités dont elles émanaient, que chacun garde en soi son fracassant jugement : l'Histoire, déjà, regorge à ce point de pénibles confrontations si hautement inutiles !

Et lorsque la musique, inexplicablement, venait à faire défaut, à nous, les middle class heroes de cette génération d'exclus, ces sans-grades du monde des cloportes, nous nous raccrochions inévitablement à la rythmique magique et souterraine des mots. John Lennon, Bernie Taupin et Robert Zimmerman furent effectivement, ensemble et tous en même temps, les véritables tuteurs de cette ardente pépinière générationnelle... !

Ouvrons à ce propos une autre parenthèse : car à ce point précis du discours que nous développons de concert se pose, en toute bonne logique, la question corolaire de la mystique. Personne, en effet, n'atteint de telles communions catalytiques des sens sans soi-même

Essai poétique

être empreint d'une forte dose de transe charismatique. Pouvoir si manifestement ondulatoire et frondaison fortement partagée, ce constat est le propre d'une saine et prometteuse définition du mot mysticisme. Pourquoi, dans ces conditions-ci, avoir tenté de le renier si fortement ? Pourquoi avoir voulu si longtemps, à grands renforts de rationalisme étriqué, éluder sa saine représentation ? Les fleurs n'ayant jamais eu spontanément recours à de pareilles simagrées ?

Ou bien alors, on nous argumentera qu'il existe un réel danger social à vouloir entretenir, ici ou là, ou à laisser aisément s'épanouir un mysticisme collectif. Cela ne dépend pas uniquement de ses troubles finalités. La mystique de la musique est un arôme floral si enivrant et si tenace, et qui tendra pourtant et naturellement à se dissoudre à la fin de chaque concert, et ceci est tant mieux. Il n'y aurait donc rien à redire à cela. Mais pour le reste : les mots, même les plus acceptables pour nous les hommes, toujours subsistent pour quelqu'un, tapis, prostrés, enfouis et terrés quelque part... Car même cachés, soustraits à la vue de chacun, les mots les plus convenables finissent toujours par réapparaître, parés de leur essence botanique inaltérable. Pour qu'opère cette furieuse renaissance, il suffit de savoir où et comment les guetter... Et certains d'entre nous, à ce petit jeu de pêcheur à la ligne, semblent manifestement plus doués - ou alors mieux armés - que les autres !

Quelle étonnante consécration, cette débauche de signes sociaux ! Et dans le même temps, quelle paradoxale concrétisation d'un modèle qui se veut et se proclame haut et fort d'inspiration occidentale ! Fort heureusement pour nous, infirmes autant que malhabiles, ne pouvant le rejoindre totalement, nous pouvions tout aussi bien nous en abstraire. Forger facilement en nous notre propre volonté, pour que chacun y établisse sa propre discipline particulière : notre direction personnelle et déterminée... Et ainsi rejoindre en cela notre âme pleinement réjouie - cette étendue illimitée et involontairement bienfaisante des fleurs !

Essai poétique

Compris ainsi, le flower power des années soixante pouvait facilement se hisser à hauteur de chacun, comme à la portée de tous. Si, dans ces circonstances-ci, nous pouvions, qui plus était, disposer d'une machine accueillante qui sente et réagisse comme le faisaient antérieurement les fleurs, tout aurait été pour le mieux et nous y aurions collégialement atteint, assurément, le comble satisfait de la perfection ! Le nirvana enchanté de la séduction ?

Synthétiseurs, boîtes à rythmes, tables d'enregistrement analogiques, consoles de mixage numériques et amplificateurs électroniques en tous genres... cette abondance de technologie sonore se mit alors timidement au service de nos durables émotions. Car à défaut de ressentir directement ses pulsations par elle-même, elle devenait le plus souvent le support magnétique de nos succinctes perceptions attractives, fussent-elles descendues subrepticement d'une autre planète inconnue : émanation frugale et pour le moins incongrue de nos futures galaxies (confère le groupe Tangerine Dream), là où, pourtant, n'existent pas encore les organismes angiospermes ni aucun autre organisme vivant d'ailleurs... !

À qui rêve donc cette molle et modeste jeune fille ? A-t-elle conscience que, de son espèce tout entière, elle est la première représentante, ainsi que la plus élaborée ?

L'imposante floraison des orchidées, quant à elle, cache bien enfouis au creux d'elle-même ses états d'âme structuraux. Sauf lorsqu'elle y atteindra cette lente et superbe maturation de sa fantastique et plantureuse floraison. Lente et tout à la fois expressive, puisque sa discrète capsule (autrement dit, sa cosse) peut contenir jusqu'à un million de graines minuscules, pour une éclosion des plus aléatoires.

Mais ne brûlons pas ainsi les étapes. Revenons plutôt à notre enfance champêtre. Lorsqu'une fille juvénile s'éprend tendrement d'un garçon, on dit (pudiquement ou non ?) qu'elle est en fleurs. À la bonne

Essai poétique

heure : jamais expression ne nous aura parue plus explicite ! Nous devons, certes, bientôt explorer le monde ; et, afin de nous permettre d'opérer en toute impunité cette interpellation clandestine du végétal, nous avons préalablement dénombré, très scrupuleusement, tous nos outils communautaires. Qu'ils s'appellent mécanique quantique, mathématique appliquée, géologie souterraine, anthropologie diffuse des sacrifiés, botanique fortement exacerbée : tout un arsenal vindicatif de vocables cinglants, sous le verdict duquel la fleur la plus aboutie au monde se nommera orchidée !

Au cœur de cet empire céleste des plantes à graines, cette famille aux ramifications cosmopolites constitue l'excroissance la plus particulièrement réussie de notre ultime destinée végétale. À nos yeux ébahis, ses doux produits s'offrent à nous d'une manière si singulière et à ce point formellement variable, finalement... ! Finalité onctueuse et conquise de la forme pour la forme.

Cependant, résultant d'un geste extraordinaire de leur propre invention, cette évolution éclatante que nous propose de porter, à travers elles, la quasi-totalité de notre univers terrestre parachevé semble vouloir y concentrer toutes les configurations, et jusqu'aux plus bigarrées d'entre elles, de la création, dans toute leur splendeur. Jusqu'à parfois se trouver dépourvues de toute chlorophylle : constat plus qu'étonnant à faire, pour qui se revendique du domaine des plantes dans leur entier.

Ce qui, arrivés à ce point précis de la démonstration, nous intéressera le plus, en l'occurrence et scientifiquement parlant, sera cet exposé retraçant la diversité biologique de leurs excroissances d'inflorescences. Solitaires ou réunies, ou disposées en grappes sur une hampe haute, multipliant ainsi leurs fortes tiges, toujours elles orienteront leurs organes de la reproduction génitale vers une splendeur des plus perceptibles. Or vous vous doutez bien que, fort à propos d'ailleurs, c'est cette valeur pleinement symbolique et justement

Essai poétique

ostentatoire que représentent ces doux organes de la florale duplication qui, bientôt, va nourrir notre prochaine attention !

Parmi les huit cents genres qui composent cette famille de fleurs, pour un total de 28 000 espèces officiellement recensées, certaines ne fleuriront qu'une seule fois tous les quatorze ans. Et dans tous les cas, elles ne se reproduiront que par l'intermédiaire de colonies extrêmement restreintes, ayant besoin de la présence les unes des autres pour arriver à recréer les exigeantes conditions de leur survie. Ou pour - ceci étant exprimé plus simplement encore - tout bonnement espérer se survivre les unes aux autres. En cela, on croirait qu'y est énoncé le vade-mecum de la cellule familiale...

Pour autant, nous n'en sommes pas encore arrivés à leur entière expression de nature florale. Ni à leur réalisation la plus authentiquement parfaite, consistant en une petite excroissance de coloration soutenue, aux formes géométriquement empruntées aux tissus à décors imprimés.

Cet exotisme sensitif, certes, fascine. La mise en relief de cette forte temporalité florale n'aura de cesse de nous interpeller. La sculpturalité alambiquée de leurs démarches passagères longtemps nous interrogera. Par cette foudroyante confrontation létale, nous nourrissons le sentiment intrinsèque d'être placés face à un mystère d'un type supérieur, dont la forme extravertie s'épanouit sans nom. Ou face à une énigme qui, en aucun cas ni par l'intermédiaire d'aucune expression connue de nous, ne saurait être exactement dénommée. Et, d'une certaine autre façon aussi, ne sachant comment bien nous positionner face à leur multitude, nous devenons subitement comme partie intégrante, en tant qu'infimes créatures terrestres, de leur sombre mystère !

Face à nos entités corporelles, les fleurs, modestement, semblent vouloir nous suggérer : « Ma nudité te générerait-elle, si elle ne te renvoyait à ta propre nudité ? » Cependant, si pour chacun d'entre

Essai poétique

nous, finalement, elles s'évalent librement au grand jour, il faut d'abord, et en tout premier lieu, être en capacité de les chercher par devers les chemins. Parfois, d'ailleurs, à travers de vastes et rudes campagnes accidentées... Car leur maturité florale ne s'offre guère qu'à quelques-uns dont le regard, de fait, devient privilégié. Nous exprimons en cela que ce regard se pare volontiers, sous leur insistante impulsion, d'un véritable privilège de l'art de vivre. Et que, par l'intermédiaire de ce processus explicite de l'abandon visuel des fleurs, celles-ci savent, en tout état de cause, mettre en lumière le rare phénomène unitaire de l'élection.

Ah, cette forte âpreté des chemins amoureux que, sous l'impulsion farouchement décorative des massifs floraux, nous parcourons enfin... ! Car tout ce qui, sous leurs puissantes ondes vibratoires libérées, pour l'homme, sera en jeu, oui, tout ceci se logera dans la notion remarquablement secourable d'une harmonie céleste. Leurs vigoureuses vibrations, en effet, résonneront haut et fort, telle une véritable batterie de clairons et tambours plongés dans l'espace ; de fifres et de clarinettes, flutes à bec et trompettes toujours très affolantes ; de cymbales tout aussi percutantes, comme de ces persifflant hautbois, chacun résonnant au beau milieu de chœurs d'anges millénaires ! La tradition de la musique, des parures et des honneurs, des convenances amoureuses, loin des festivités mondaines de l'apparence, cependant, nous grise assurément au mitan même de l'apparat, car tout ce qui se joue au cœur intrinsèque des rapports humains est bien l'intimité et la sérénité que dégage pour nous cette éloquente aura de potentielle sainteté.

Aucune auréole ne saurait, mieux que ne l'opère déjà l'authentique véracité des fleurs, définir la fonction céleste et lumineuse de ce qui nous est promis : de l'anonyme tranquillité du couchant solennel à l'accessoire stabilité d'un hypothétique foyer... Toutes ces constantes n'ayant d'autre but, à nos propres yeux, que d'établir, nous semble-t-il, dans l'étendue modeste de son possible

Essai poétique

périmètre, soigneusement enclos entre nos quatre murs et une ancienne cheminée, notre solide et persistante félicité. Une fleur sans contour affirmé nous y attendrait-elle, cependant, avec une patience sobre et cette vague fougue qui, à s'y méprendre certainement - toutes deux ayant été rassemblées dans la même corbeille - ressembleront à s'y méprendre à de la volupté ?

Chargés de leur affect, il n'y aurait rien d'autre à définir, comme cernés des jours anciens, qu'un vaste et potentiel bonheur - si ce terme, pour nous tous et à ce jour, est susceptible de recouvrir une tangible réalité, telle une vague secouerait le dos arqué de l'océan lorsque, très accessoirement, à nous elles semblent promises... ? Sable des profondeurs, salutaire pérennité de nos origines : rien n'y serait aussi affreux, pourtant, qu'une montagne sans sommet ; ni rien plus angoissant qu'un précipice sans abîme !

Les fleurs auraient-elles été produites pour devenir, un jour, sous notre joug immodéré, un emblème surprenant de la stabilité ?

Rien n'existerait sur la terre pour le prouver. Aucun indice éloquent jamais n'y résisterait. Et pourtant, rien non plus ne viendrait l'infirmer. C'est selon comment l'on ressent et perçoit le vent sournois de la félicité. Le bonheur est-il inévitablement appelé à devenir une denrée avariée ? Aucune fleur ne survit-elle jamais à notre tendre regard que parce qu'elle y serait incessamment remplacée par une fleur identique ? Un clone d'elle-même, au doux visage désespéré ? Sa silhouette féminine restant, pour l'essentiel et sous le chaud soleil inaltéré, tout aussi inchangée ? Il n'y a pas, dans ce domaine social particulier, ni pour aucun autre domaine d'ailleurs, de dangereuse fatalité. N'y subsistera intacte, au creux inquiet de nos âmes profondes, que notre pugnace volonté d'agir : cette pénétrante détermination, découlant tout entière de notre seul et unique pouvoir d'aimer...

Pouvoir banal et hautement artificiel, s'il en est ; mais cependant, pouvoir bien réel et logé sous le même tropique que nous ;

Essai poétique

c'est-à-dire consistant et palpable, résistant et incassable ; horizon mesurable et pleinement identifiable, à l'aune de critères aux contours établis, à l'instar de tout banc de mesure scientifique : le bonheur ne laisserait au monde qu'une trace non périssable dont ostensiblement se nourrissent les corps et grâce à la présence de laquelle nos âmes, elles, tendent parfois à espérer vouloir se réparer. Miracle inassouvi de la plasticité organique de l'enfance !

Au cœur de ces vastes pensées, nous verrons bientôt apparaître, abasourdis par tant de vigueur annoncée, la créativité féconde de nos adolescences. Ô puissances fertiles de la révélation ! Car nous seront tous appelés, à un moment ou à un autre de nos vies, à laisser dériver nos étroites visées – nos petites attentions passives -, pour pouvoir suivre mieux - si ceci nous est enfin accordé - un flux d'épanchement massif qui, allant toujours s'élargissant, un moment s'abandonne à la réalité de ne plus être. Pour devenir ce que nous ne sommes déjà plus, nous tous entièrement plongés dans un univers sans limite, inclus dans le courant épileptique de la dérive incessante de vivre... La créativité, ainsi, résulterait de l'impulsion émotionnelle et de la découverte instantanée d'une esthétique sans pareille ! D'une beauté humaine et non préméditée ; laquelle s'étirerait très longuement, loin de notre portée...

La créativité nous semble donc une rivière. Elle s'identifie à un courant en perpétuelle évolution. Elle y joue le rôle d'un fleuve tranquille dont le personnage principal, hautement symbolique à nos yeux, se perdrait dans la nuit des temps. C'est une allégorie antique de notre épuisement de vivre, mais dont nous ne percevons pas la véritable dimension. Dont la nature profonde - ce brassage pluriel de l'homme, ceci est un fait pleinement expliqué - nous échappe, tant il est vrai que, sous de très lourds et si nombreux habits elle se cache. Face à elle, nous devenons une nef perdue, un navire à l'envers, un bâtiment de guerre en pleine avarie et qui, de fait, ne saurait plus comment introniser sa propre aventure. Et ce faisant, abandonné sur les chemins

Essai poétique

ardus et claudiquant en de lointaines latitudes, disposés hors de notre terreau de vivre, ignorant tout d'une prochaine cible, seuls nous restent de nature perceptible son élan initial et son allant purement affectif, mais pour un instant seulement. Tandis qu'au sein de cette même effusion de secondes, la création profonde des fleurs, elle, n'anticipant jamais aucune forme de destination, se résumerait à une simple et prégnante vision.

Comme les fleurs, nous recherchons la source bienheureuse, cette genèse étrange et primitive des choses : la formation fragile des phénomènes. Nous recherchons l'eau claire et pure de la décantation en laquelle réside l'héritage naissant et l'émergence confusément acquise de notre prochaine adolescence... Comme cette autre constatation qui spontanément nous viendrait à l'esprit : si la chaleur s'identifie bien au règne animal, la fraîcheur, quant à elle, s'appliquera sans aucun risque d'erreur possible à cet inégalable règne du végétal.

Sortis de cette clarté trouble de la nuit, à nouveau s'ouvre pour nous la belle parure magique des fleurs qui si bien savent résister à de tels langoureux soleils ! C'est l'époque de notre mise en mouvement psychologique vers une exploration secrète de la planète, de son large environnement. Nous y découvrirons que même les sols les plus arides portent des fleurs, qui, toujours, nous octroieront ouvertement la merveilleuse intensité de leur palette de couleurs. Ici, la chatoyante fortune de la forêt laissera place, progressivement, au calme dense et immensément reposant de leur répétition à l'infini. Est-ce que les fleurs y écouteront librement les oiseaux ? Quelles réciproques harmonies de fraîcheur y cohabiteraient patiemment, pourrait-on se demander, dans ces conditions si particulières ?

Les alliages, sur la terre, sont difficiles à fabriquer ; mais pas impossibles à obtenir. Leurs fabuleuses propriétés, d'ailleurs, sont à nos yeux des trésors tellement incomparables ! Ainsi, nous y apprendrons certainement, et à nos corps d'ailleurs défendants, que souvent il vaudra mieux tenter d'allier à la diversité ineffable du monde les

Essai poétique

mondes les plus diversifiés ! Car en ceci réside – oh, cette victoire éclatante de l’homme sur la nature ! - l’un des buts (on dit aussi saints Graals) de l’obscur alchimie de la physique moderne.

Au final, pour ce qui concerne l’immense étendue des fleurs, depuis les plus petites renoncules de plates-bandes jusqu’aux modestes boutons-d’argent perdus au fin fond d’un marais, elles demeureront toujours cette preuve vivante d’une paisible évolution. Que cette crue constatation s’applique ponctuellement aux centaurees scabieuses ou aux avoines magistrales, la seule révolution qui, pour elles prises dans leur ensemble, vaille la peine d’être vécue est annuelle. Elles l’expriment par le miracle du renouveau et l’inaltérable synchronisme de leur future éclosion. Leur art ne se loge pas tant dans le mimétisme pluriel que dans l’exactitude de leur franche temporalité. Autrement dit, dans la juste concordance de leur expressivité collective.

Dès notre tenace et pugnace adolescence, ces fleurs à nous promises, par leurs offrandes répétées, présentent à notre égard une manière d’interpellation. Elles y aiguisent en permanence la provocante génération de nos tendres regards. Leurs pieds, pourtant solidement ancrés par des racines plantées aux sols, à leur souffle réunis - ce cri unanimement partagé -, conjointement nous interpellent : « Pour ce qui est de l’homme, se demanderont-elles avec ingénuité, qu’aurait-il de si sérieux à nous offrir ? » Toutes les fleuraisons, développées à notre unique attention, en leur profonde intensité, concentrent au droit du ciel cette consubstantielle interpellation.

Les rosiers remontants toisent de toute leur hauteur les feuilles lourdes d’acanthé vernissée, à volutes sculptées. Leurs gousses sont ovales comme des noyaux d’olives ou de petites dattes fraîches à la peau sobrement flétrie. Leurs graines, épaisses et lustrées, paraissent denses comme un bois poli d’olivier. À leur côté, les myosotis à fleurs multiples et humblement bleuies nous crient très sobrement : « Surtout, ne m’oublie pas ! ». Un peu à l’écart de cette marée mouvante de douceur, le liseron passif s’éprend, quant à lui, d’une vive et certaine

Essai poétique

insouciance, tandis qu'il tente de s'enlacer d'une manière solide et tenace à la vie. Cette vie qui se résume si bien à une fabrique de floraisons...

Parallèlement à cette délectation visuelle à contempler les plantes, l'ardue fréquentation de la musique apprend à notre doux psychisme à s'ouvrir tendrement à l'entière disponibilité de notre extrême sensibilité naissante. Elle prépare notre cerveau à cette impénétrable élaboration des mécanismes de la pensée la plus accomplie. Pour le philosophe Friedrich Nietzsche, par exemple, un monde sans musique ne serait, de ce seul point de vue de l'âme, même pas concevable. Sa vie durant, au mitan même de son existence, elle y jouait le rôle d'un puissant et très déterminé agrégateur. Tandis que s'approche de nos silhouettes le vol en tapinois du bourdon, que l'on sait par ailleurs être résolument leur complice, toutes les antennes paraboliques des fleurs se mettent alors en action, se faisant unanimement caisse de résonance. Au même instant, dans le cercle de nos esprits, une sorte de stimulation neuronale semble vouloir se mettre à dériver, émanant de cette amplification acoustique abyssale, elle-même délimitée dans l'espace rustique d'un pur gynécée de pétales.

Aussi, depuis le temps béni de la philosophie des Lumières, Jean-Jacques Rousseau le taciturne, en tant qu'éminent herboriste et dilettante de renom, nous suggère-t-il instamment de cultiver notre propre jardin. Lui-même avait compris à quel point la vie végétative des fleurs découle en réalité d'une existence des plus complexes et pleinement contemplatives. Comme émanant d'une très haute destinée entièrement tournée vers une méditation monastique active. Car les fleurs se muent volontiers en certaines traces visibles du miracle tangible de vivre : celui qui, en toute permanence, tend cette volonté manifeste de nos corps vers le désir d'en épouser âprement l'harmonie. D'où l'élanement appliqué de l'acanthé eurasiennne et de sa fleur

Essai poétique

majestueusement étagée. D'où l'équilibre et la sagesse de l'ordre corinthien en volutes qui en résulte !

Mais toute harmonie reste cependant élective. Fleur en épi : toi qui es destinée à voir s'épanouir ta parure rustique au-dessus du col resserré d'un haut vase, sache que l'harmonie cache à la vue de tous des visées esthétiques et que, à son instar, le bonheur se propose de nous décrire uniquement ses ambitions philosophiquement statiques...

Pour chacun des adolescents que, par le passé, nous fûmes vaillamment, cette posture de la constatation inavouée d'une offrande perpétuelle avait de quoi surprendre et intriguer : « Qu'est-ce que l'homme, en effet, aurait réellement à offrir ? » nous sommes-nous souvent demandé, en nos fors intérieurs... En la réponse à donner à cette frileuse interrogation résidait bien souvent la clé peureuse de nos impatients devenir !

La gracieuse tourterelle, alors, pour nous, ouvrait le temps léger des papillons multicolores et du discret libertinage qui, au ciel, se déclinait tel un ardent butinage. Et son roucoulement incessant de colombe inspirée nous en offrait souvent l'image. Image ainsi distillée, tandis que la timide roseraie, à son corps défendant elle aussi, ainsi qu'en toute impunité, pleurait, seule au sein du sombre atrium, la lourdeur des journées. Journées qui, hier, se sont toutes envolées, telle une pesante brassée de passereaux se déployant douloureusement sous l'orbe oppressant d'un astre guerrier ! Ô l'entêtant leitmotiv de la rose et de ses fécondes roseraies : elles, tellement embaumées, autant que le sera, tout au long de nos vies et par comparaison, le souvenir intarissable de l'insondable tourterelle !

De quelle découverte inquiète et fortement adolescente se targue volontiers la poésie ! Cette rose négligemment offerte qui fit autant cette saveur particulière des sobres alexandrins que la fiévreuse religiosité qu'un Rainer Maria Rilke, pour nous, aura conçue et composée ! Les mélias solitaires et odoriférants, aussi communément

Essai poétique

appelés lilas de Perse, aux douces senteurs savoureusement surannées, alternant avec l'albizia, ou arbre à soie, paumes ouvertes et doigts largement tournées vers le ciel de nos illusions, comme la multiplication des pains. Et cette délectation troublante à fréquenter les symbolistes, depuis Baudelaire l'assidu jusqu'au tout dernier d'entre eux, le capiteux et tortueux Stéphane Mallarmé !

Dans la foulée de découvrir jusqu'à l'émoi que les poitrines naissantes des jeunes filles se nomment, elles aussi, boutons, et qu'en effet ces glandes proto-mammaires s'enflent et durcissent sous la toile couleur chair de leurs corsages écrus, pensant vouloir éclore ! Tétons de satin les bien nommés, nous dévoilant, sans la moindre mesquinerie attendue, leurs profils en fuseau, en capsules, en soleil, en pyramides ou en bâtons de sucre d'orge... !

Mais revenons plutôt, si vous le voulez bien, au travail souterrain déployé par les auteurs symbolistes. Car rien n'y est si clairement exprimé, tandis que tout y est atrocement contenu. C'est le royaume des images méticuleuses qui préfigurent les ressorts intimes des surréalistes ; mais sans aucune de leurs désillusions ravageuses. Il ouvre et appelle continuellement un domaine de fantasmes et de rêves mêlés, dans le mélange désordonné d'un classicisme revisité. Mais cette haute texture du sens et de sa laborieuse portée se montre, sur le papier, avec l'ampleur d'une démonstration réellement accomplie et l'ambition d'une irréalité sournoise. Tandis que l'artiste plasticien, quant à lui, tend à vouloir provoquer en nous comme un accouplement graphique : l'assemblage de ce qui ne s'est pas encore produit d'avec ce qui n'est pas à terme parvenu, ayant du mal à éclore, ou même à arriver.

Comme la multiplication des figures éclatantes ou la femme, parfois, bien qu'à peine formulée, y est déjà entièrement sacralisée. Ces entrelacs macabres jusqu'au statique, faits de boutures et de baisers. La vérité, parfois, nous est ainsi révélée, où il convient de regarder seulement par-delà le trait. Au-delà même de la couleur : dans

Essai poétique

cette aventureuse péripétie pareillement liquide des ors profonds et colorés ! Le symbolisme aura toujours voulu se définir telle une plantureuse ivresse de liberté.

Dans un recoin obscur de notre sommeil, nous entendons gémir les héliotropes. Comme elles, nous nous sentons contraints à la recherche de la lumière. À nous tourner vers une course qui ne nous est pas proprement intérieure. À vivre à la volée ce qui ne ressemble en aucune manière à une saine procuration. Comme pour tout arbuste aux excroissances buissonnantes, notre éclat chatoyant se façonne dans la durée.

Fleur, toi qui es mon amicale perturbation, mon avenir disjoint ; mon auguste promesse, comme un écueil se profilant au large, ma montagne à gravir ; ma richesse non encore aboutie dans une grotte sertie de rubis. Mais pourrais-tu, tout aussi bien, revêtir les attraits de cet Enfer décrit par Dante, ou sa Divine comédie ? Tu es sérieusement mon moyen-âge en devenir, s'avançant vers sa perfection renaissante. Finalement, ô fleur muette, deviendrais-tu volontiers ma tendre poésie... ?

Cette irruption du merveilleux et de sa tendre poésie, tout comme le firent anciennement les fleurs, au sein de leurs voyages en épis ! Acanthes des rocailles : et aborder à vos paysages floraux nous permettrait-il de tout évoquer de vos intimes univers ? Et si possible, résolument pudiques...

Entre l'héliotropisme humain, qui a pour vocation ultime de suivre la course effrénée du soleil, et les pétales qui se referment sur nous, fort humblement, la nuit, pour tenter de s'endormir, nous apparaîtrions volontiers comme les sentinelles de la vie clandestine des fleurs. En serait-il de même pour elles : veilleraient-elles secrètement sur notre pur désir de vivre une vie paisible et reculée ? Seraient-elles les gardiennes de nos existences réitérées ? Ou nous inciteraient-elles à plutôt découvrir le monde ? À naviguer à la recherche de ce qui nous

Essai poétique

construit à travers l'immensité veloutée de l'air, ou celle plus rugueuse de l'univers ? À travers son désert foisonnant d'étoiles, comme étendu dans sa douceuse volupté tropicale ?

Nous subsistons, stoïques, à l'orée de cette cruelle découverte. La très rampante crapaudine, ou bien son homologue, l'épiaire droite, s'étalent devant nous, comme grêlées de leurs violentes inflorescences d'alpage. Leurs senteurs en demi-teinte boisée nous envahissent l'esprit. Nous naviguons à la recherche de cohortes à effeuiller de serpolet sauvage ou d'œillelets blancs des frères chartreux. Et nous déambulons ainsi, au milieu de prairies qui nous serviront, pour un de ces rares moments privilégiés d'éternité, de modestes refuges, tant la roche est cernée de ses tombants abrupts et de flancs ardemment découpés, tels de longs couteaux tranchants...

Car nous évoluons à travers la montagne, tel qu'en un paradis terrestre, mis à l'écart de l'immense cosmos. Y disposerions-nous sereinement de cette possibilité à nous offerte de nous y fortifier ?

Prisonniers sur cette vaste terre, nous nageons, sans discontinuer, au beau milieu du symbole. Nous nous évertuons à vouloir y souffrir ou périr, sans jamais reprendre le droit chemin de la pente naturelle. Trop de sabots de Vénus y interpellent nos attentions. Trop de distractions mirifiques nous instaillent constamment le jeu luxuriant de la découverte. Nourrissant d'instinct ce vaste sentiment frustrant que tout le fourmillant y est à notre portée, sans jamais être capables de l'embrasser dans son entier ! Pléthores de ces pâles effusions : cette abondance larvée n'abreuverait-elle pas à elle seule le pire de nos sentiments intérieurs ?

Mais pendant ce temps-là, Axelle Red chante avec brio sa *Sensualité...*

Or la vérité de la fleur, pourrait-on se demander, se logerait-elle, alors, dans le nuage ? Et si oui, quel serait-il vraiment, ce vague rapport entre la fleur et son nuage ? C'est que c'est bien le ciel qui,

Essai poétique

journalièrement, la nourrit. La gave instamment de ses substances nourricières. La rend à la fois tangible et à la fois existentielle. À nous reviendra seulement la lourde charge de la rendre, pour le simple plaisir des yeux, concrètement matérielle. C'est-à-dire expressivement sensuelle, voire d'un port noblement sexuel. À la fin d'une époque où tout, justement, était devenu uniquement sexualisé, ou bien presque - et en tout cas jusqu'à l'excès... ! Et où cet excès-là avait fini par causer - et quelques fois jusqu'au dégoût - la lassitude même de nos sentiments amoureux, vouloir revivre la vérité fluette et passagère des fleurs... ! Ô cette fantasque ironie de la mauve et de son bouquet ! La vérité sincère des fleurs s'inscrit dans son offrande naturelle.

Traces de la valériane officinale : au-dessus d'elles, les hirondelles s'ébattent librement dans le ciel. Leurs silhouettes noires et veloutées comme des gants de prestidigitateurs illuminent l'azur jusqu'à la perfection. Puis elles se posent enfin, épuisées de folâtrer d'amour tout autour des larges tapis d'ombelles. Leur chant est rauque et aisément entrecoupé de paillements incessants. L'euphorbe, la ciguë et le bel aconit, chacune de ces plantes fermement scellées dans leurs flacons de verre, derrière leurs étiquettes parfaitement identifiées, nous diront-elles, demain, si nous intacts survivrons à la puissance froide de leur réalité ? Ou à cette saveur potentiellement destructrice de leurs prochains réveils ? Et ces tristes langueurs, qui tantôt nous épuisent, nous seront-elles soufflées par le vent flou de la vallée ?

C'est qu'il subsiste un champ rugueux d'incertitude. À prendre le pas et le pouls péniblement viabilisés de cette périlleuse aventure - car vivre devient, sous nos pas apeurés, assurément, une forte et périlleuse aventure ! -, nous pénétrons dans un royaume spacieux dont les règles vacillantes nous échappent encore. Et nous évoluons sans cesse et sans aucun conteste possible à l'unique merci de ce large inconnu...

C'est ce qui nous fait réagir par l'irréalité. Une irréalité entièrement balisée par le corset étriqué des fleurs. Pour s'en

Essai poétique

persuader, il nous suffirait de nous en référer aux éléments graphiques, tout aussi bien qu'aux insinuations littéraires du symbolisme. À ces précieux principes plastiques que ce courant artistique énonce, ainsi qu'aux paradigmes textuels d'un symbolisme élargi. Car en matière de modèles, les uns ne vont pas sans les autres, comme nous le prouve constamment leur exigeante sincérité, tel un ineffable et persistant besoin d'authenticité... Cette authenticité qui tant nous fait défaut dans notre course monstrueuse à l'orage arbitraire, aux séismes pluridisciplinaires, à l'entité de la surabondance passive et de la réussite obligée. C'est en cela que les fleurs nous rappellent instamment à notre territoire d'origine. Qu'elles nous conseillent sur la manière adéquate de percevoir nos horizons humains... Et nous dégageant définitivement de ce qui pourrait nous paraître imposé.

Comme Ulysse en son temps, j'ai planté l'olivier tout au fond du jardin, au beau milieu des sarabandes d'insectes et autres créatures ailées aux formes les plus variées, selon tous les contours envisageables et les couleurs du possible, tout comme l'est, déjà, notre mosaïque humaine. Le ballet fluide et pressé de leur activité insistante enserme les lavandes au vaste charme épanoui, pour venir menacer jusqu'aux massifs entiers les menthes froides et musquées, avant qu'elles ne montent à graine.

Cette danse précieuse et sobre des lépidoptères, tel un enlacement bruyant de Stravinsky ! Tout autour d'elle, les libellules demoiselles, guindées dans leurs étonnantes guêpières de satin noir, ou corsets fluets orangés, se chargent d'une multitude de voiles limpides. Les froissements légers des écailles multicolores figurent à nos yeux des ébats de baisers vaporeux : scènes avérées d'une luxuriance tangible, et émouvant tableau de la glorieuse sublimation du royaume de l'éphémère !

S'appesantir parfois au cœur de ce domaine, tel un intru plongé dans un essaim de vibrations. De sourds bourdonnements, comme dans le fond sombre d'une église, accompagnent la multitude des

Essai poétique

jaunes paille et de leurs ors précocement fanés : ô cette pure délectation de simplement vouloir nommer l'indescriptible !

Ainsi, vouloir nommer le monde qui nous entoure : « Pourquoi faut-il que les hommes se sentent libres, se demandent souvent les fleurs de colchique ? Pourquoi, d'ailleurs, vouloir revendiquer sa liberté avec autant d'insistance ? Sa liberté individuelle, qui plus est ! Ne sommes-nous pas, nous, les fleurs des champs, entièrement libres dans notre large pluralité ? Libres de divaguer au gré du vent, dans cette allégresse d'un champ de blé, au sein de cette liesse plurielle dont nous formons ensemble la jachère ? C'est-à-dire le repos accéléré ? Notre liberté se loge dans le mouvement désordonné que nous formons simultanément dans cette insigne pliure du temps. Cette profonde cicatrice nous est bien destinée, mais sans jamais réellement nous atteindre. Car toutes, nous avons accepté d'être libres, en nous laissant entièrement dominer par le temps. Pourquoi n'en feriez-vous pas de même... ? »

Et effectivement, atteindre hier à cette plénitude osée des étendues béantes de fleurs de cosmos ne fut en rien une tâche aisée, répond intérieurement l'homme concerné. Le lourd sari exotique de l'Art nouveau débordait ostensiblement de ses volontés voluptueuses d'arabesques. La chair pleine et s'étalant en ronde bosse des pétales écarlates de nos pavots volumineux illumine de concert la crête frêle et bosselée de chacun de ses voyages, eux fermement engagés dans le temps. Ainsi, d'ailleurs, que dans l'espace, autant ajourée que peut l'être la multitude des moucharabiés qui se détachent en surimpressions irréelles dans la pénombre du logis. De ses coups de vent ébruités par-dessus la campagne tombante du soir se dessine comme une foulitude de ballets épuisés : ses renaissances ailées, ouvertes par la ligne souple et remontante de la vitalité !

C'est donc un peu de l'essence parfumée du symbolisme triomphant qui nous murmure intimement à nos oreilles lessivées, perdurant parfois en nos fors intérieurs à travers cette résonnance

Essai poétique

imprécise des mots. Les lavandes y seront ici récoltées et immédiatement pressées dans les moulins illuminés du soleil. Puis nous reviendrons un court instant à cette essence fortement larvée d'un ciel de crépuscule rosé – ce ciel prémonitoire du néo-symbolisme. Les œuvres d'art restant, aux yeux de tous, ce lieu promis à d'incroyables possibles – de la myrrhe du balsamier géant jusqu'au prodigue de l'encens -. Provoquant donc celui d'une soudaine et improbable harmonie !

Le myrte de Nivelle et ses fleurs blanches de sécheresse. Ses couronnes tressées promises aux jeunes mariés, comme aux poètes aguerris, ainsi qu'aux vainqueurs patentés, en guise de célébration de l'amour d'Aphrodite. La belle romaine y souscrira bientôt, elle aussi, tout comme nous-mêmes n'hésitons pas à y succomber d'aise... Serions-nous ici-bas dans cette découverte heureuse d'un univers précieux, resserré, intimiste, inestimable et fantasmagorique ? Un univers autrement méticuleux et racé ? Les fleurs, en permanence, de près comme de loin, jalonnent ainsi la découverte minutieuse de notre amour initial...

Art nouveau : ta lourde parure étalée dans son entier et qui, parfois, semble vouloir se fondre dans son écrin glorieux, à la mesure de ton affectueuse beauté. Pour recueillir toutes les beautés savantes que tu as produites à notre attention, certes ; mais aussi, pour recevoir l'intelligence née. Pour recevoir l'intégralité de cette intelligence qui nous demeure sensible. C'est-à-dire celle qui se manie avec l'entièreté de nos neurones. De nos neurones et de nos papilles épousées ; de nos neurones à nos synapses ; de nos neurones faits de ces liens ténus avec nos chairs, nos nerfs et nos tendons intimement réunis ; tous nos capteurs sensoriels ainsi mobilisés... ! L'Art nouveau englobe tout cela, très méthodiquement, et parfois même au-delà, avec ses grandes volutes groupées de capitules d'ombelles, chicorées, tournesols ou arnicas des montagnes, et son long tourbillon fleuri de pédoncules de lys, qu'il soit royal ou martagon, dont les parures si puissamment

Essai poétique

élaborées ressemblent à s'y méprendre à de belles orchidées sauvages. Perceptions : en te regardant prendre forme et vie, je poursuis intérieurement ton grand mirage de thym !

Donc, tous nos sens étant en action : notre attitude d'attention entièrement mobilisée. Engager sa précieuse mémoire dans cette quête inséparable de nos savoirs induits, dès les six heures du matin. La corbeille tressée, impérieusement disposée sur la table solide du salon, se lirait-elle comme une disponibilité intransigeante de la nature envers notre enfance voisine ? Un passage vers un autre réel que le réel en soi, qui pourtant nous incombe ? Une porte secrète, un aparté de vivre, une offrande possiblement énigmatique de nos environnements salutaires, que cependant l'on croyait sans surprise ? Et comment s'apprécie, dès lors, la pureté même du fruit ? Les fruits, ce pur produit de l'éclosion inespérée des fleurs. Prolongement sphérique, proche développement d'une excroissance florale : ce reflet profond dans l'iris même de l'œil, identique à nous-mêmes...

Fruit : cet organe bulbaire, glande du végétal fini, telle une transmutation volumétrique aboutie, émanation d'un fin pistil en pleine maturation, en vue d'établir cette excroissance heureuse de l'ovaire. Achèvement de la graine initiale, suivant sa lourde destination humaine. Fruit ultime de nos espèces : comment, en des termes connus de tous, intégrer la dérivée robuste de nos croissances ? Nous jugeons bien de la pureté intrinsèque des fleurs ; aurons-nous quelque jour cette outreucidante prétention de juger d'une hypothétique harmonie déterminée des femmes ? De leur élégance naturelle ? ou bien, tout au contraire, de l'équilibre affecté de ce qui nous serait prochainement alloué ? Et, en un légitime retour attendu, d'accepter d'être jugés d'égal à égal par un même sentiment unanime de sincère réciprocité ? Si l'esthétisme produit l'amour, tout comme la courtoisie y affecte nos sourires...

Est-ce en cela que s'établira le rôle sous-jacent de la pluralité subséquente et terriblement abondante des fleurs ? Dans cette liaison

Essai poétique

quasi divinatoire, à notre échelle de vivant, de l'apparition programmée du fruit, dans une perspective quasi prophétique, en sa dimension parabolique ? Ce messianisme approché de la livraison soudaine de l'incontournable : cette résolution audacieuse à devenir inéluctablement nous-mêmes ? Quoi qu'il en serait de nos prochaines évolutions, et coûte que coûte ? Ce que, le plus maladroitement du monde - il nous faut bien l'avouer -, nous tentons de raccorder à l'idée même de beauté ? Cette beauté idoine, dès lors, figurant, en nos esprits parfois labiles, le fruit inattendu que nous tendrait la désinvolté nature, afin de nous rasséréner sur nos propres comptes... ?

Extirpée de cette masse confuse, la pluralité ambiante. Soudain, identifier et se décider à élire une plausible complicité. Vouloir choisir, en ce point ferme du voyage, une gentiane bleue qui, du bouquet liminaire issu de l'abondance échouerait inévitablement dans notre soliflore : là où l'orchidée sauvage, la nigritelle noire ou l'anémone ostentatoire, dont les gracieuses morphologies s'adapteraient péniblement à nos errances de prophète, giraient en nul autre pays pareilles ? Au col étroit de nos souffrances blasphémées...

Ce qui, d'ailleurs et soit dit en passant, est sans compter avec le sentiment de concordance aléatoire de nos esprits, lesquels s'attendent lentement, dans cette perspective magique de se plaire, ou se répondent mutuellement en s'émulant volontiers l'un l'autre : bref, se stimulant et en s'harmonisant dans un élan majeur vers cette plénitude, que l'on souhaite enfin pouvoir accomplir, de chaque corps allié à nos esprits... En tout cas de cause, pour ce temps long qu'il nous sera nécessaire d'imprimer à l'aune de notre espace pour espérer pouvoir parvenir à notre maturité individuelle !

Ainsi en sera-t-il des impératifs sournois de la vie moderne. Car ne serions-nous pas, conséquemment et au final, correctement individualisés qu'à l'unisson de deux ? Qu'à la lumière du regard réciproque, qu'un autre rayonnerait tout autour de nous, dans cette délectation de la notion incertaine de complétude ? Mais cet état diffus

Essai poétique

et, pour tout dire, quasi inaccessible, ne serait-il pas, au bout du compte, réservé qu'à certains ? Qu'à une élite de l'intelligence du sentiment ? Serait-il établi comme le fait du prince ? Ou ne dériverait-il pas plutôt de cette émanation discrète de la grâce de Dieu ? La beauté évasive d'une fleur égarée dans la chapelle des montagnes, et qu'à tout prix il nous faudrait pouvoir retrouver – mais seulement si, bien évidemment, nous souhaitions enfin pouvoir la retrouver ?

Constatation qui, au sein de notre groupe humain, esquisse les confins merveilleux de l'impérieuse nécessité du parcours... Et qui dit parcours – eux, gisant au beau milieu des torrents où croissent les pédoncules – dit, dans le même temps, cette exigence d'avancer, ainsi que notre crainte de se perdre au cœur induit du mouvement des fleurs. Parcours au centre même de la prairie. D'où la nécessité de poursuivre sa route ; de proroger notre propre effort, sans parfois connaître ni même mesurer où l'on désire aller... Ou encore, vers quel but avoué de scabieuse colombarie diriger le vouloir de notre tentative désespérée.

C'est cette itinérance définitive à travers les sentiers de notre touchante aspiration à l'équilibre que nous apprend à conceptualiser, puis rituellement retranscrire, l'art. Qu'elle soit collective ou bien individuelle, cette même respiration, qui toujours nous habite, ne poursuivra jamais qu'un seul objet identifié : qui est de croître encore et toujours en bonne intelligence de soldanelle. D'imiter l'entrelac du rhododendron fuligineux, dont la masse insistante de lourd maquis irradie constamment le sommet ensoleillé de sa garrigue. Chaque œuvre d'art instituant en tapinois, à travers lui, sa fleur unique ; et chaque fleur, en parallèle de quoi, inaugure la logique particulièrement névrotique d'une nouvelle œuvre d'art... À ce seul objectif se réduirait-elle désormais, notre humaine volonté ?

Car la vie elle-même n'est qu'un simple rituel. Un rituel de longévité, pourrait-on dire. Tandis que les fleurs, quant à elles, sont d'essence éphémère. Ce qui établirait leur supériorité paradoxale :

Essai poétique

puisque, par leur intensité compensatrice, toujours et de toute leur hauteur, elles nous toiseront...

(Fin de la première partie)



Bosquet n°VI, photographie Ghislaine Girard, 2023
fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron